

LA CHUTE DE LA FECONDITE DANS LES PAYS OCCIDENTAUX

Patrick Festy *

La natalité baisse depuis bientôt dix ans en Europe Occidentale et depuis près de quinze ans en Amérique du Nord. Cette baisse est d'autant plus frappante qu'elle survient au moment même où arrivent en âge de pleine fécondité des femmes de plus en plus nombreuses : en effet, ont aujourd'hui entre vingt et trente ans les femmes nées immédiatement après la guerre, à une époque où le nombre des naissances était particulièrement élevé.

Toutes les choses égales par ailleurs, le nombre de naissances et le taux brut de la natalité (les naissances d'une année rapportées à l'ensemble de la population) devraient s'accroître au lieu de diminuer. Dans la suite de cet article, nous nous affranchirons de ce phénomène qui fait que les naissances peuvent s'accroître par le simple jeu d'une variation d'effectifs qui n'a rien à voir avec l'attitude des individus face à la fécondité. Dans ce but, nous calculerons à chaque âge, le nombre de naissances vivantes pour cent femmes (1) : la somme de ces rapports indique le nombre moyen d'enfants qu'aurait une femme au cours de sa vie féconde. Nous verrons cependant plus loin que cette façon de résumer chaque année l'état de la fécondité ne résout pas tous les problèmes.

Baisse de la fécondité

L'utilisation de ce nouvel indice fait apparaître plus profonde encore la baisse de la fécondité : entre 1964 et 1973, le taux brut de natalité a diminué de 9 % en France et le nombre moyen d'enfants par femme de 19 %. Si la fécondité devait se maintenir au très bon niveau qu'elle a atteint vers 1973, la population cesserait de croître à long terme dans la plupart des pays occidentaux. Font figure d'exception parce qu'ils conservent une fécondité relativement forte la France, la Norvège et les pays de l'Europe méridionale (Espagne, Italie et Portugal). Outre son ampleur, la baisse frappe aussi par son synchronisme dans les différents pays : en Amérique du Nord, le mouvement débute en même temps au Canada et aux Etats-Unis, après 1959 ; en Europe occidentale, l'année

1974 marque presque partout un sommet, la fécondité diminuant à partir de 1965.

Cependant, bien que la baisse dure déjà depuis dix à quinze ans, il faut prendre un peu plus de recul pour mieux juger de sa signification. Au moment où la fécondité est à son maximum, vers 1959 en Amérique du Nord et vers 1964 en Europe occidentale, le niveau est, dans la plupart des pays, le plus élevé qu'on ait enregistré au cours des cinquante dernières années. Ce sommet est atteint après une hausse de dix ans, particulièrement vigoureuse en Amérique du Nord et en Angleterre. La baisse qui suit n'en apparaît d'ailleurs que plus spectaculaire. Essayer de comprendre les raisons de cette hausse, c'est déjà fournir des éléments d'interprétation pour la baisse ultérieure.

Pour ce faire, il faut se dégager de la comptabilité année par année que nous avons tenue jusqu'à présent. En effet, les femmes qui accouchent une année donnée forment un ensemble très composite dont l'âge s'étale entre quinze et cinquante ans. On ne peut guère attendre de ces femmes un comportement homogène que traduirait l'indice annuel de fécondité ; les femmes jeunes ou mariées récemment ont, par exemple, adopté la pilule plus vite et en plus grand nombre que les femmes plus âgées. En fait, le nombre moyen d'enfants par femme ne représente pas la descendance réelle d'un groupe de femmes, mais superpose l'expérience d'un grand nombre de groupes saisis à des moments différents de leur vie. Pour mesurer des changements de comportement, il vaut donc mieux suivre les mêmes femmes au cours de leur vie féconde et comparer leur histoire à celles d'autres femmes, observées de la même façon, mais nées plus tôt et plus tard. A l'intérieur de chaque groupe, les femmes auront connu, à peu près au même âge, les mêmes événements extérieurs : crise économique, commercialisation de la pilule, etc. Quand on parle de changement dans le comportement, c'est d'ailleurs plutôt à ces groupes qu'on se réfère implicitement, et on se demandera si les femmes

qui ont vingt ans en 1965 (la « génération » 1945, repérée par son année de naissance) veulent moins d'enfants ou si elles les veulent plus tard que leurs aînées. Les naissances d'une année sont la résultante des réponses que donnent à ces deux questions les différentes générations de femmes. Les deux questions ont en effet de l'importance, car le nombre de naissances observé ne dépend pas seulement du nombre total d'enfants qu'aura chaque groupe de femmes dans sa vie féconde, mais aussi de la plus ou moins grande précocité de ces naissances. Que les femmes aient leurs enfants de plus en plus tôt et chaque année la fécondité s'accroîtra, même si, finalement, les femmes n'ont pas plus d'enfants.

C'est bien, pour une large part, ce qui s'est produit avant 1959 en Amérique du Nord et avant 1964 en Europe occidentale : une concentration toujours plus forte des naissances aux jeunes âges a entraîné une augmentation rapide des indices annuels de fécondité. Le nombre moyen d'enfants par femmes, descendance fictive qu'on observe au cours de la hausse, est nettement supérieur à la descendance réelle qu'ont eue ou qu'auront les générations les plus fécondes ayant contribué à cette hausse (voir tableau 1). En fait, on a assisté, simultanément, à une augmentation modérée de la descendance réelle des générations et à une diminution sensible de l'âge des mères à la naissance de leurs enfants.

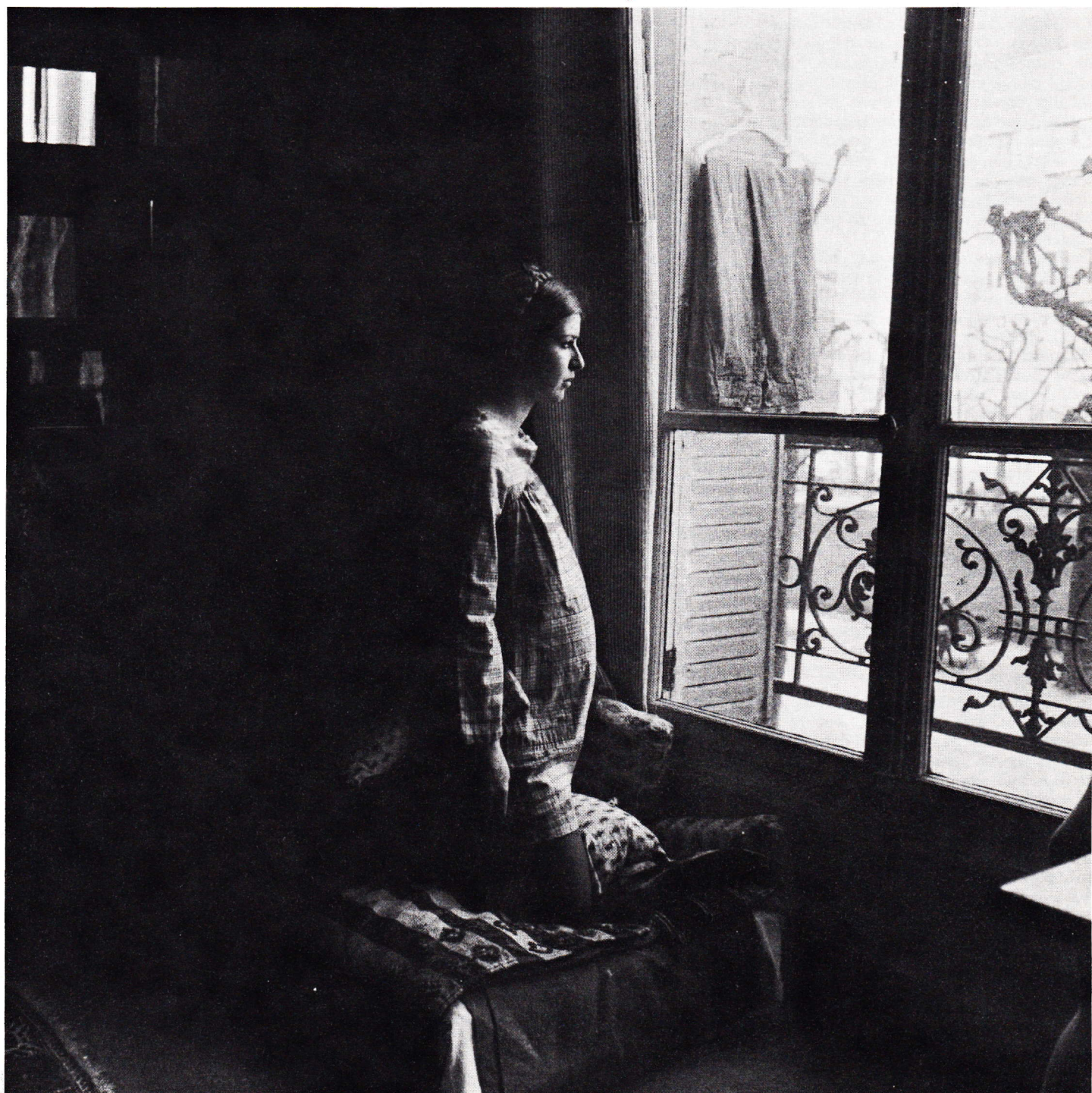
C'est ce dernier facteur qui a joué, dans la plupart des pays un rôle prépondérant. Trois éléments entrent en fait en jeu :

- l'âge au mariage baisse : en dix ans, la proportion de femmes mariées avant vingt-deux ans est passée, par exemple, de 44,5 à 60,5 % en Allemagne de l'Ouest et de 32 à 52 % aux Pays-Bas (femmes nées, respectivement en 1935 et en 1945) ;

- dans certains pays, les intervalles diminuent entre le mariage et la pre-

(1) Pour des raisons physiologiques et de commodité statistique, les données sur la fécondité selon l'âge se rapportent presque toujours aux femmes.

* Chercheur à l'I.N.E.D. (Institut National d'Etudes Démographiques).



mière naissance, puis entre les naissances successives. C'est en particulier le cas aux Etats-Unis, au Canada et en Angleterre, les trois pays où, on l'a vu, la hausse des indices annuels de fécondité a été la plus forte ;

- en troisième lieu, la composition des familles change (voir tableau II, générations 1925 - 1935). Presque partout, la proportion de femmes ayant au moins deux enfants s'accroît, alors qu'on rencontre de moins en moins de femmes ayant quatre enfants et plus. La contribution des familles nombreuses décroît, bien que la fécondité dans son ensemble

ne baisse pas. Ceci entraîne une concentration des naissances au début de la vie féconde, puisque diminue le nombre des naissances de cinquième, sixième rangs, qui arrivent nécessairement plus tard que les autres.

Un maximum physiologique

Cet élément semble capital pour comprendre l'évolution de la fécondité avant et pendant la baisse. Au moment où la fécondité des générations atteint son maximum en Amérique du Nord, la proportion des femmes ayant au moins deux enfants est de 81 % au Canada et

86 % aux Etats-Unis. Pour mieux juger de ces données, on peut utiliser le point de repère suivant : pour les femmes nées un peu avant 1900 et vivant dans les zones rurales du Québec, réputées pour leur haute fécondité, la descendance moyenne était de l'ordre de 7,3 enfants nés vivants et la proportion de celles ayant au moins deux enfants environ 85 %. C'est dire que les valeurs atteintes dans les générations récentes sont sans doute très proches du maximum physiologique absolu. On ne peut donc plus compter sur l'augmentation des premières et deuxième naissances pour accroître la fécondité d'ensemble. Comme, dans le même temps, le nombre de familles nombreuses décroît de plus en plus vite, la fécondité commence à baisser.

Cependant, cet effet n'explique pas seul toute la baisse de la fécondité. Si les familles nombreuses diminuent, les familles restreintes se modifient aussi : parmi celles-ci, ce sont les plus petites, celles d'un, ou surtout de deux enfants, dont la part augmente le plus vite.

Dans le même temps, certains pays connaissent des renversements de tendance dans l'âge au mariage, et, sans doute, dans l'espacement des naissances (voir, au tableau II, la hausse de l'âge moyen à la naissance du troisième enfant). En particulier, un relèvement de l'âge au mariage semble en cours, au moins en Amérique du Nord et dans certains pays scandinaves.

Ces divers facteurs se cumulent et jouent à l'inverse de la période précédente : hier, fécondité accrue et plus précoce ; aujourd'hui, fécondité sans doute réduite et peut-être plus tardive. La conclusion pourrait être la suivante : les femmes jeunes auront vraisemblablement moins d'enfants que leurs aînées, mais les indices de fécondité, suivis année par année, exagèrent cette baisse. Le sommet de 1964 en Europe occidentale ou de 1959 en Amérique du Nord surestimait le niveau réel de la fécondité, et les indices de 1972 et 1973 le sous-estiment sans doute.

Il est pourtant difficile d'obtenir des résultats plus fiables par d'autres méthodes. Les enquêtes répétées effectuées aux Etats-Unis auprès des femmes pour

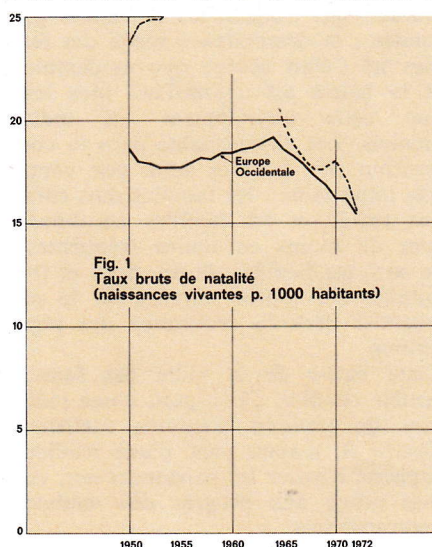
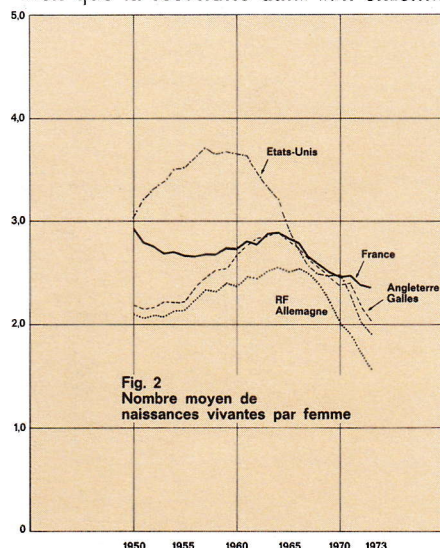


Tableau I : Nombre moyen d'enfants par femme ; maximum observé

	Pour une année	Pour une génération
Etats-Unis	3,7 (vers 1959)	3,3 (femmes nées vers 1930)
Canada	3,9 (vers 1959)	3,3 (femmes nées vers 1930)
France	2,9 (vers 1964)	2,6 (femmes nées vers 1935)
Allemagne de l'Ouest .	2,5 (vers 1964)	2,2 (femmes nées vers 1935)

Tableau II : Répartition des femmes selon le nombre total d'enfants qu'elles ont eus, et âge moyen à la 3^e naissance. (Canada) en %.

Génération	Nombre d'enfants			Total	Age moyen à la troisième naissance
	0-1	2-3	4		
1925	26	37	37	100	29,3 ans
1935	19	46	35	100	27,4 ans
1945	27	60	13	100	28,3 ans

connaître leurs désirs et leurs attentes en matière de fécondité, n'ont pas permis de prévoir le renversement de tendance autour de 1960. Une enquête réalisée dans les grandes villes américaines auprès des femmes ayant déjà deux enfants, donc déjà avancées dans la constitution de leur famille, a montré que, huit ans après le premier interview, 58 % des femmes avaient changé d'avis sur le nombre d'enfants qu'elles désiraient, et que 59 % des femmes n'avaient pas finalement le nombre d'enfants initialement désiré. Les écarts ne sont d'ailleurs pas systématiques : certaines ont plus d'enfants, d'autres moins, si bien qu'en moyenne la prévision peut s'avérer correcte.

Le rôle de la pilule

Sur l'exemple des Etats-Unis, engagés depuis plus longtemps que les pays européens dans la baisse de la fécondité, on peut juger de l'influence de ces facteurs :

- le nombre d'enfants réellement désiré par les femmes déjà avancées dans leur vie féconde diminue : ces femmes ont révisé à la baisse leurs désirs ;
- le nombre d'enfants souhaités par les femmes jeunes est plus faible que celui souhaité par leurs aînées. Au total, la descendance des femmes nées vers 1950 serait inférieure de 15 % à celle des femmes nées vers 1935 ;
- par ailleurs, la fréquence des enfants non désirés a été réduite de plus d'un tiers entre 1961 - 1965 et 1966 - 1970 ;
- enfin, les couples ont retardé la venue de leurs enfants, soit que leur mariage ait été plus tardif, soit que l'espacement entre la naissance se soit accru.

Ces deux derniers points sont, bien sûr, à rapprocher de la rapide diffusion entre 1961 et 1967 de la pilule sur le marché américain. En effet, l'utilisation de contraceptifs plus efficaces se traduit non seulement par une réduction du nombre d'enfants désirés, mais par une meilleure planification dans la constitution de la famille qui risque d'entraîner un allongement des intervalles entre naissances. Ces constatations se transposent, sans doute très largement, avec un peu de retard, aux pays européens. Il faut toutefois noter, d'une part que la corré-

lation entre la baisse de la fécondité américaine et l'emploi de la pilule est loin d'être parfaite et n'explique pas entièrement la baisse de la fécondité, et, d'autre part que se développent aux Etats-Unis des méthodes contraceptives dont l'influence est encore négligeable en Europe : le stérilet et la stérilisation.

Moins de familles nombreuses

En résumé, les pays occidentaux connaissent, depuis dix à quinze ans, une baisse de leur fécondité. Cette baisse fait suite à une hausse soutenue. Mais dans les deux cas, les mouvements annuels ont exagéré les tendances profondes : la descendance réelle des femmes ne s'était accrue que modérément et la baisse est aujourd'hui plus lente que celle qu'indiquent les indices annuels. Les changements dans la composition des familles sont, par contre, très importants : les familles sans enfant ont reculé et les familles nombreuses sont de moins en moins fréquentes : ce sont les familles de un, deux et trois enfants qui jouent aujourd'hui le rôle essentiel dans la croissance des populations.

Cette baisse de la taille des familles semble résulter, d'une part, d'une réduction du nombre d'enfants réellement désirés et, d'autre part, d'une meilleure capacité d'éviter les naissances non voulues grâce aux progrès des méthodes contraceptives.

Dans l'avenir, il risque d'en résulter une plus grande instabilité de la croissance démographique : les familles nombreuses représentaient traditionnellement un apport relativement stable à la fécondité des pays occidentaux, les variations affectant davantage les familles restreintes. Cette instabilité est d'ailleurs accrue à court terme par les changements qui peuvent affecter l'échelonnement des naissances sur lequel les couples peuvent d'autant mieux agir, que, d'une part, le nombre total d'enfants désirés est limité et, d'autre part, que les méthodes contraceptives sont efficaces. Il semble que de tels mouvements aient joué un rôle important dans les années récentes et qu'ils aient contribué à accentuer le côté spectaculaire de la baisse de la fécondité.

P.F.